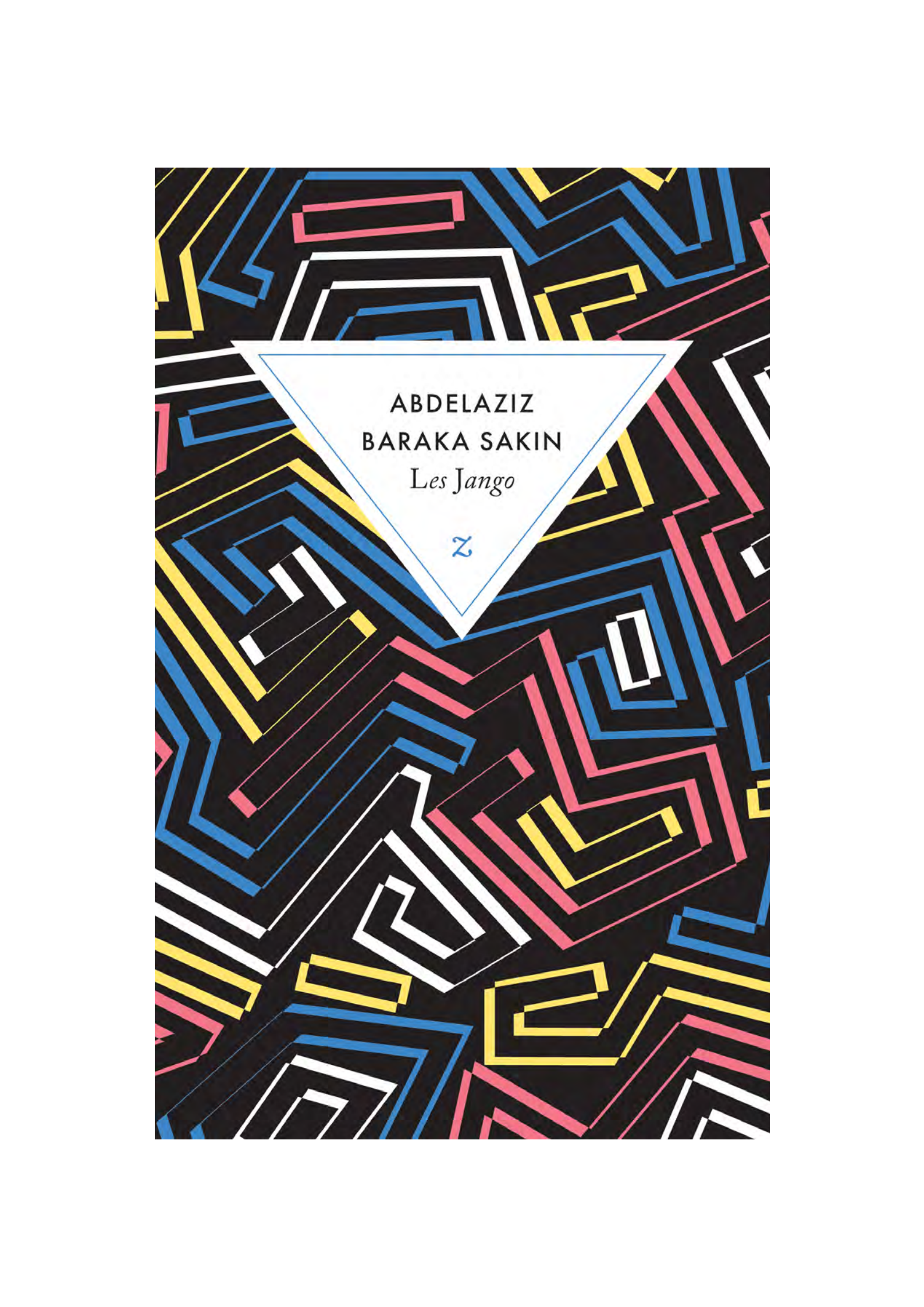




ABDELAZIZ
BARAKA SAKIN
Les Jango



« Une ode splendide » Eglal Errera, *Le Monde des livres*

« Baraka Sakin préfère heureusement tremper son récit d'humour et de fantastique, même au cœur de la noirceur. » Célian Macé, *Libération*

« Avec *Les Jango*, Abdelaziz Baraka Sakin offre une immersion savoureuse, audacieuse et libre au cœur de la vie des saisonniers du Soudan. » Valérie Marin La Meslée, *Le Point Afrique*

« Le grand écrivain soudanais Abdelaziz Baraka Sakin signe un roman impressionnant de verve et de force politique. » Damien Aubel, *Transfuge*

« Transgressif, truculent, politique, le roman de Baraka Sakin brosse le portrait d'un Soudan multiple. Les préjugés y sont pulvérisés avec un humour méthodique, qu'il s'agisse des frontières du genre, de la religion ou du rapport à l'Étranger. » Catherine Simon, *Le Matricule des anges*



Critiques Littérature

Hommes libres du Soudan

« Les Jango », qui évoque d'irréductibles ruraux peu portés sur l'islam rigoriste, a valu la prison à son auteur, Abdelaziz Baraka Sakin

EGLAL ERRERA

Voici un samizdat au destin singulier. A peine paru et récompensé en 2009 par un prix littéraire, *Les Jango*, du Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin, fut immédiatement retiré de la vente et brûlé lors d'autodafés. Recherché par un fervent lectorat, pourtant, le roman a circulé clandestinement en Afrique dans des éditions pirates ou en PDF sur la Toile. Quant à son auteur,

interdit de publication, persécuté puis emprisonné, il a fini par s'exiler en 2012 – il vit aujourd'hui en Autriche.

Qu'y a-t-il de si subversif dans ce texte qui nous arrive en traduction ? Bien peu, en apparence. Un périple en compagnie des Jango, ces saisonniers venus de tous les coins du Soudan pour récolter le sésame, le blé et le sorgho. Leur histoire nous est contée par deux hommes issus d'une petite ville proche de l'Éthiopie et de l'Erythrée. Deux chômeurs qui, après avoir erré seuls, rejoignent justement ces Jango et s'en éprennent. Car ces marginaux sont capables de s'accommoder de la pauvreté avec grâce. Les Jango, écrit Baraka Sakin, sont « sages à la saison sèche – d'avril à octobre –, attelés à leur tâche. Ils sont fous à la saison des pluies, flambant, sans grands remords, en alcool et en femmes ce qu'ils ont laborieusement gagné, silhouettes insolites, hirsutes dans leurs jeans et baskets au goût du jour, trempés de sueur à force de labeur. Si vivants et heureux de l'être ». Pour les protagonistes, le charme est si fort qu'ils vont eux-

mêmes vouloir devenir des Jango.

Mais un jour débarquent des moissonneuses mécaniques, les privant brutalement de leur gagne-pain. Les Jango se soulèvent alors et mettent en déroute les militaires envoyés par Khartoum. Cela ne dure qu'un temps, mais leur révolte est splendide.

« J'ai vu des esclaves sur des chevaux, et des princes aller à pied comme des esclaves », dit L'Écclésiaste (10:7). Cette phrase pourrait être l'exergue des *Jango*. Esprit libre, Baraka Sakin écrit ce qu'il pense, avec fermeté mais sans provocation ostentatoire, dans une transgression tranquille, jubilatoire, facétieuse parfois. Disgracié, il l'a été pour des raisons politiques, mais également littéraires. Ses textes exaltent la sensualité, le plaisir charnel, l'ivresse des alcools forts prohibée par le Coran, et l'amour des femmes. « Parler des femmes, c'est comme manger de la mouleita : c'est aigre, piquant mais délicieux, d'une saveur sans cesse renouvelée... » Un amour empreint de respect pour toutes, y compris pour les prostituées, superbes héroïnes de ce roman – « Une femme qui vend son corps est plus noble qu'un homme qui passe sa vie en dévotion. »

Inutile de dire que ce propos est en radicale opposition avec la doxa du régime qui sévit au Soudan depuis trois décennies – imposant une langue unique, l'arabe, et une unique religion, l'islam. Sakin, lui, n'a de cesse d'éclairer le subtil entrelacement des ethnies, de leurs croyances,

de leurs rites. Jusqu'à sa langue,

un arabe mâtiné de dialectes soudanais et des idiomes frontaliers. Il fallait la connaissance du Soudan et des lettres arabes de l'universitaire et chercheur Xavier Luffin – traducteur déjà du *Messie du Darfour* (Zulma 2016) –, pour faire entendre la polyphonie de ce « livre-monde ». Une ode splendide à ce que l'on pourrait appeler, là où il existe encore, un exemplaire cosmopolitisme africain. ■

LES JANGO
(*Al-jango masamir al-ard*),
d'Abdelaziz Baraka Sakin,
traduit de l'arabe (Soudan)
par Xavier Luffin,
Zulma, 340 p., 22,50 €.



LIVRES/

Rage de Soudan «Les Jango» déchaînés d'Abdelaziz Baraka Sakin

Par CÉLIAN MACÉ

Bien que censurés par le gouvernement islamiste, les livres d'Abdelaziz Baraka Sakin circulent largement sous le manteau à Khartoum. Remisés dans les arrière-boutiques, planqués sous une chaise, parfois simplement glissés dans la pochette en cuir d'un vendeur ambulant. La chute du dictateur Omar el-Béchir, l'année dernière, et le lent déracinement de son régime militaro-religieux devraient peu à peu les rendre à la lumière. Au même moment, ils sont traduits au compte-gouttes en français. Après *le Messie du Darfour*, en 2016, les éditions Zulma publient *les Jango*, son ouvrage le plus populaire au Soudan, paru il y a onze ans en arabe.

Il y est question d'une communauté – les Jango – de travailleurs agricoles saisonniers de l'est du Soudan. «*Ils portent des chemises neuves dont le col souillé par la transpiration, le soleil, le vent du sud et la terre noire, témoigne d'une âpre lutte avec les lieux, les éléments, et la recherche de leur gagne-pain*», écrit Baraka Sakin. *Ils adorent les jeans avec la marque bien en évidence sur les poches: Cons, Want, Tube, Leeman, Winston, etc. Ils ne savent pas ce que cela veut dire, mais ils les aiment plus que tout, et ils paient cher pour en avoir.* Dans son roman, le Jango errant, mal peigné, dur à la peine pendant la récolte, bravache, consommateur insatiable de femmes et de marissa (une boisson de dattes et de sorgho fermentée) pendant la saison sèche, est sans cesse malmené par les propriétaires, trompé par



les banquiers, écrasé par l'armée quand il se révolte. Le narrateur, étranger à la région, les moque et les aime à la fois. Il devient presque un des leurs en épousant Alam Gishi, la talentueuse prostituée éthiopienne dont il tombe follement amoureux et pour laquelle il va se fixer à Al-Hilla. Toute la ville se délecte de leur passion, comme de toutes les histoires sexuelles commentées, disséquées et remâchées dans les buvettes et les maisons closes. Le vrai, dans ces récits nocturnes de tromperies, d'accouplements sauvages, de djinns et de sortilèges, est sans cesse débattu mais n'a en fin de compte aucune importance. Les témoins directs des faits sont d'ailleurs priés de se taire pour ne pas gêner l'élaboration de la légende collective. Evidemment, Al-Hilla, comme la plupart des villes des régions dites «périphériques», n'échappe pas à la guerre, à la faim, à la répression sans pitié des soldats du régime. Mais Abdelaziz Baraka Sakin, aujourd'hui en exil en Autriche, en parle avec une distance – sa distance à lui, très précise – qui fait la singularité de ses livres. Un mélange de désinvolture, de familiarité, de respect et de curiosité émerveillée. Dans *le Messie du Darfour*, il parlait déjà de l'horreur absolue de la guerre civile soudanaise avec cette distance-là. Aucun misérabilisme, aucune commisération non plus dans *les Jango*. Pas même cette «sobriété» si souvent acclamée chez les auteurs de «récits de guerre». Baraka Sakin préfère heureusement tremper son récit d'humour et de fantastique, même au cœur de la noirceur. ◆

ABDELAZIZ BARAKA SAKIN LES JANGO Traduit de l'arabe par Xavier Luffin. Zulma, 352 pp., 22,50 €.

Les saisons du Soudan d'Abdelaziz Baraka Sakin

Le Point Afrique

RENTRÉE LITTÉRAIRE DU MALI. Avec « Les Jango », l'écrivain offre une immersion savoureuse, audacieuse et libre au cœur de la vie des saisonniers du Soudan.

Par notre envoyée spéciale à Bamako, Valérie Marin La Meslée

Publié le 23/02/2020 à 11:35 | Le Point.fr



PROFITEZ DE VOTRE ABONNEMENT À 1€ LE 1ER MOIS !

On l'avait rencontré lors de son passage à Paris pour sa première publication en français, [Le Messie du Darfour](#). Il ne venait pas du Soudan mais d'Autriche, où Abdelaziz Baraka Sakin vit en exil depuis qu'un certain nombre de ses livres aient été censurés et après un parcours marqué par trois emprisonnements entre 1993 et 2000 : l'État (encore alors représenté par le déchu [Omar el-Béchir](#)) lui ayant demandé de s'engager noir sur blanc à cesser d'écrire. À cela, il a dit non. Et il est parti. *Les Jango*, le livre le plus apprécié de ses compatriotes (prix du grand écrivain soudanais, Tayeb Salih en 2009) et le plus censuré jusqu'à avoir été brûlé, est aujourd'hui traduit en français : il confirme la très grande qualité de plume d'un écrivain joueur, rusé, audacieux, tendre, esthète. Et profondément engagé. On retrouve l'auteur à la rentrée littéraire du Mali (18-23 février) où Kadidiatou Touré, étudiante en anglais, est devenue le temps des débats de Bamako son interprète pour le public malien.

Lire aussi [Soudan : Abdelaziz Baraka Sakin, Prix Littérature-monde étranger](#)

Autant *Le Messie du Darfour* était un livre de guerre, écrit d'ailleurs à même les champs de bataille, nous confiait-il à sa publication chez Zulma, autant *Les Jango* est avant tout une immersion totale au milieu de cette population de saisonniers, nomades, décrite par le narrateur du livre qui a décidé, avec son meilleur ami, tous deux mis au chômage, de rejoindre la ville de al-Hilla, une des villes centrales dans la géographie de ces travailleurs des champs. Le nom de cette ville située non loin des frontières avec l'Érythrée et l'Éthiopie a été modifiée et l'imagination du romancier a galopé, mais Baraka Sakin connaît son sujet, puisque sa famille a des liens de parenté avec les Jango : « Je les ai fréquentés très jeune, ils étaient même parfois logés par ma mère, mais je n'ai réalisé que bien des décennies plus tard qu'ils étaient vraiment des gens à part. Ils ont leur culture, leurs expressions, leur mode de vie, des chansons qui n'appartiennent qu'à eux. Pourtant, ils ne sont pas du tout originaires d'une même tribu, mais de plusieurs d'entre elles, et ne sont fondamentalement unis que par le travail de la terre. Dans une des langues du Soudan, *Jango* signifie *ceux qui voyagent*. On les retrouve dans un triangle à l'est du Soudan, en Éthiopie et en Érythrée. »

« *Les Jango se ressemblent en tout. Ils sautillent comme de vieux corbeaux dansant autour d'une proie.* » Ainsi s'ouvre le livre de ces hommes et femmes, et aussi de ceux dont on ne sait pas s'ils sont hommes, femmes, trans en puissance, dans les histoires qui courent sur les habitants de cette petite ville. On dit aussi que la mystérieuse et rebelle Safia aurait quelque chose d'une hyène... L'auteur n'a pas attendu l'explosion des études de genre et de l'antispécisme pour traiter avec une superbe liberté tous ces thèmes dans un contexte où on ne les attendait pas forcément. Et cela dans un roman fait de récits enchâssés, qui donne à entendre une multitude de voix, toutes à la poursuite de la véritable histoire d'un tel ou d'une telle, conformément aux mœurs locales.

« Dans les cafés ou bars à ciel ouvert où l'on se retrouve dans cette région, et que j'ai fréquentés pendant de longs mois, poursuit Baraka Sakin, j'entendais parler mon proche voisin mais aussi ce que racontait un autre dans une cour voisine, puisque les voix se mêlent constamment et c'est de cette manière que j'ai eu envie d'écrire ce roman. »

Mille et une nuits chez les Jango

Qui est la mère du si séduisant Wad Amouna ? Et le père, donc, de ce garçon grandi en prison et victime tout jeune des ardeurs du cuistot pédophile ? L'art de Baraka Sakin à conter une histoire, de préférence de famille, d'amour ou de sexe, à travers les dires de l'un, puis de l'autre, de laisser ensuite le lecteur « en plan » pour s'en aller rejoindre d'autres destinées, et d'y revenir plus tard. Impossible de révéler l'issue de ces mille et une nuits passées chez les Jango, mais on saura auprès de l'auteur que l'arbre de la mort, qui lui a inspiré la conclusion, n'est pas seulement le fruit de son imagination : « Les Jango ne rentrent jamais à la maison, après un travail quelque part, ils changent de lieu mais, en revanche, ils ont bien un arbre dit de la mort, sous lequel ils viennent mourir. »

Ce qui court aussi, tout au long du roman, est cette révolte des Jango, agriculteurs d'une saison maltraités par le gouvernement, lequel va s'efforcer de trouver un coupable plus « sérieux » derrière cette révolution « de merde » au sens non figuré : les Jango, faute de moyens et d'armes, manifestent en recouvrant de la dite matière la banque de la petite ville et tout ce qui peut y être affilié, « Omar el-Béchir avait des ennemis imaginaires partout et voulait le monde à sa botte », commente l'écrivain qui cite notamment Israël dans le roman. « L'un des chantiers en cours du Conseil souverain en place actuellement est de renouveler complètement la politique étrangère du pays », souligne l'écrivain, qui a été contacté par les nouvelles autorités pour occuper le poste de gouverneur du Kassala, la région de l'est du pays où il est né, mais il a refusé. « Même si le Premier ministre est un homme bien, je ne pourrai pas serrer la main du général Abdel Fattah al-Burhan ni celle de Hemeti [Mohammed Hamdan Daglo, chef des Janjawids], qui ont autant de sang sur elles et font partie du gouvernement transitoire. »

En attendant, l'écrivain suit l'actualité de son pays, mais aussi, d'un voyage à l'autre, les traductions de ses livres depuis l'arabe. Il nous raconte celui qu'il a titré « Samahani », pardonne-moi en swahili, et qui rappelle comment les Africains de Zanzibar furent les esclaves du Sultanat d'Oman, encore un sujet qui n'a pas mis tout le monde d'accord ! On ne sait ce que donnera celui qui occupe ses recherches aujourd'hui, l'Allemagne face à une troisième guerre mondiale...

Le Macondo des Jango

L'heure en librairie est en France à goûter le style (saluons le traducteur Xavier Luffin), la formidable présence des personnages (dont il faut repérer les entrées et sorties de scènes, mais la gymnastique devient ludique !), la dimension sensorielle, la délicatesse des émotions et l'inventivité des situations, autrement dit, l'heure de se régaler à la lecture de ce qui se trame à Al-Hilla, le Macondo des Jango, entre quelques verres de marissa (l'alcool prisé), l'ambiance du bordel, les confidences de femmes sur la jouissance, les larmes du narrateur auquel l'amour apparaît pour disparaître trop vite et le paysage politique même si l'on ne comprend pas tout.

À côtoyer de si près dans ce roman ces saisonniers d'un autre continent, on leur trouve bien des points communs avec ceux de la région de Manosque, décrits par Catherine Poulain dans *Un cœur blanc*. Et ce n'est qu'un exemple. Quand un livre dont le décor vous est complètement inconnu rejoint à ce point l'aventure humaine, alors on peut parler vraiment de littérature universelle.



* *Les Jango* d'Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, Zulma, 353 pages, 22,50 euros.

Jango unchained

On l'avait découvert en France avec le remarquable *Messie du Darfour*. Avec *Les Jango*, le grand écrivain soudanais Abdelaziz Baraka Sakin signe un roman impressionnant de verve et de force politique. **PAR DAMIEN AUBEL**

LES JANGO

Abdelaziz Baraka Sakin,
traduit de l'arabe par Xavier
Luffin, Zulma, 352 p.,
22, 50 €



Les Jango, késaco ? Des travailleurs saisonniers, la foule des petites mains de la récolte du sésame au Soudan. Mais le signalement sociologique est un peu court pour rendre justice au roman de l'écrivain phare du Soudan, Abdelaziz Baraka Sakin. Le substrat documentaire n'est pas négligé, Baraka Sakin l'este son livre de détails concrets (recrutement de la main-d'œuvre, procédures de récolte), mais *Les Jango*, c'est d'abord une affaire de langue. Celle, bruisante, infatigable, des histoires à rallonge qui s'échangent dans les rues, les bars et le bordel d'al-Hilla. Des histoires truculentes, cruelles et désopilantes, qui coulent comme l'alcool, croissent comme le désir qui embrase tous les personnages. Des histoires qui n'en finissent pas de muter au gré des versions, de se corriger, de transiter d'un narrateur à l'autre. Un flux narratif infini – et il fallait bien ça pour des héros dont l'identité est elle-même fluide, oscillant sans cesse d'un pôle à un autre.

Voici Wad Amouna, colporteur impénitent de rumeurs et de nouvelles, factotum de « la Maison de la Mère », puisque c'est ainsi qu'est baptisée la maison close, épicentre de la vie d'al-Hilla. Wad Amouna,

arrangeur de mariages, est le go-between par excellence, et il a la nature double des intermédiaires : c'est une fille dans un corps d'homme dira-t-il de lui-même. Safia, la « mythique » Safia, est tout aussi ambivalente. Elle est à la croisée des genres : on la répute hermaphrodite. Mais elle est aussi à l'intersection des règnes : des accès de lycanthropie érotique, dit-on, la transformeraient en hyène au cours de l'acte. Et Alam Gishi, la sublime Alam Gishi, dont s'éprend le narrateur, est-elle femme ou djinn ? N'est-elle pas double, se demande son amant, qui est lui-même arrivé à al-Hilla avec son propre double, son ami le plus intime ? Tout se reflète, les événements et les êtres se font écho, comme si tout se transformait en permanence, à la fois même et autre.

Volatilité des appartenances sexuelles, tremblement des identités : les histoires entre-tissées de Wad Amouna, Safia et Alam Gishi forment donc un prodigieux monde romanesque, en perpétuelle métamorphose. Et dont le moteur est un échange perpétuel, une transaction de tous les instants entre les sexes, les différentes versions des récits... Comme si tous les personnages ne faisaient qu'incarner, dans leurs destins particuliers, dans leurs corps et leurs psychés, l'angoisse centrale du roman : l'argent, objet par excellence de flux, d'échanges et de fluctuations.

C'est lui, l'argent, « cette créature étrange et visqueuse, qui ne reste jamais dans la poche, dans la paume », qui est au cœur politique du roman. Et ce sont les Jango, mélange de précarité et d'insouciance, soumis aux rythmes des travaux agricoles, dont les existences, comme un sismographe, suivent le plus nettement les caprices des rentrées d'argent. La frénésie dépensière alterne avec le dénuement. Et lorsqu'une banque s'installe à al-Hilla, les Jango prennent conscience qu'il existe d'autres flux économiques, d'une autre ampleur que ceux qui déterminent leur quotidien bon an mal an. Ils s'aperçoivent que ce monde-là – celui des prêts, des emprunts, des mouvements de capitaux – les ignore. Qu'il les exclut, les bafoue. Sur un ton d'abord drolatique (scène savoureuse où la banque est submergée d'excréments lors de « la révolte de la merde »), puis de plus en plus grave, *Les Jango* raconte l'insurrection des moins-que-rien contre les inégalités économiques. Rien d'étonnant si le roman a subi les foudres des autorités soudanaises, qui l'ont fait saisir en 2010, pour des raisons « politiques », estime Baraka Sakin...





Les Jango

© 2004 Lippincott Williams & Wilkins
All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or by any information storage and retrieval system, without permission in writing from Lippincott Williams & Wilkins.



Qu'est-ce qui nous parvient de la littérature soudanaise? Bien peu (hormis Tayeb Salhi) mais quand un gouvernement pratique plus volontiers la censure que l'aide à l'édition, comment s'étonner? C'est donc porteur de l'époque (*Intendi* dans son pays) que nous parvient ce roman d'Abdelaziz Baraka Sakin l'audacieux (remarque pour *Le Messie du Darfour* et exilé en Autriche). Nous entrons dans le microcosme des Jauno - anisommes inférents - *sages à la saison sèche, et fous à la saison des pluies* - par le chaos du récit - qui, modéré comme ses protagonistes, sautille d'un narrateur à l'autre et n'hésite pas à provoquer des querelles de poissosns et l'intermédiaire de deux inactifs venus étudier ce mode de vie sur le terrain. De Wad Amouna élevé dans une prison de femmes (où sa mère a été incarcérée pour distillation de bière) à l'énigmatique Safa, tous contribuent à rendre plus que cette comédie de mœurs où des discussions sur le sexe et le genre lui partie d'un savoir-sauveux. Derrière le rire et la fumée de chicha poussent cependant quelques graines d'insurrection; que faire à part entrer en rébellion, façon David contre Goliath, quand on menace de mécaniser votre pays avec des charniers? ■ ■ ■





CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

L'insolent Soudan de Baraka Sakin

TRANSGRESSIF ET TRUCULENT, *LES JANGO* BROSSÉ LE PORTRAIT D'UN PAYS MULTIPLE.

De ce pays-continent, le Soudan, alias le « pays des Noirs », vaste comme un rêve, mais souvent réduit à ses tragédies, jaillissent, de temps en temps, des surprises, des lumières, des bouffées d'espérance. Ce fut le cas, en 2019, lorsque des manifestations populaires, à Khartoum et ailleurs, provoquèrent la chute du général-président Omar el-Béchir – aujourd'hui en prison. On se rappelle les images des foules en liesse, transmises via internet, et de ces femmes, à peine voilées, chantant et dansant pour encourager la révolte, bravant les militaires. Tout à coup, le Soudan nous disait autre chose, à nous, Européens, que le cauchemar du Darfour et de ses milices *janjawids* ou qu'un refrain d'Alain Souchon. Et puis, au bout de quelques jours, le rideau est tombé. Jusqu'à la prochaine brèche.

En attendant, pour ceux qui veulent, il reste Abdelaziz Baraka Sakin, dont le deuxième et réjouissant roman traduit en français, *Les Jango*, vient d'être publié chez Zulma. Ou Mansour El-Souwaim, auteur

des formidables *Souvenirs d'un enfant des rues*, traduit chez Phébus, en 2012. Plus quelques autres, sans doute, qu'on découvrirait un jour, si le Dieu de l'édition se décide à les faire traduire. Le Soudan (ses langues et ses peuples) continue à grandir et pousser dans les livres. Comme tout le monde – ou presque.

Le nom de *Jango*, métaphore du prolétariat rural, donne son titre au livre. Ces *Jango* sont des rebelles-nés, contraints de trimer comme saisonniers pour survivre, mais prompts à la révolte, adorant l'alcool, le sexe, les vêtements tape-à-l'œil et les fables qu'on se raconte, la nuit et le jour, puisque la vie n'est rien d'autre que le récit qu'on en fait. Ainsi de Safia, dont le corps devient celui d'une hyène dès qu'elle commence à faire l'amour : « *Au moment même où j'ai posé la main sur son corps nu (...), le pelage a poussé sur son corps, un pelage noir, dru et hideux (...), il poussait à une vitesse surprenante, puis ce fut au tour des traits de son visage de se modifier, ses crocs sortirent, elle émit un rugissement et me sauta dessus comme un lion féroce sur*

sa proie », raconte l'ami du narrateur, qui a eu l'imprudence de s'isoler, un soir, avec elle. À al-Hilla, ville-Babel de l'est soudanais où se situe l'histoire, les rumeurs vont bon train qui assurent que l'impressionnante donzelle « *en a un comme les mecs, un peu plus gros même, style la moitié de celui d'un âne* ». Quel récit croire, idem, concernant l'élégant Wad Amouna (le fils d'Amouna), l'un des principaux personnages des *Jango* ? De lui, on sait qu'il a grandi en prison, à Gedaref, aux côtés de sa mère. Il est un homme qui se rêve femme – cela ne choque personne. Sans parler d'Abrahim Wolde Ishag, le « *musulman juif* », d'Alam Gishi, prostituée éthiopienne, qui a fait perdre sa virginité au narrateur énamouré, ou de Moukhtar Ali, qui choisit son heure pour aller s'asseoir sous « *l'Arbre de la Mort* » et y « *perdre sa sérénité* », autrement dit de passer de vie à trépas !

Transgressif, truculent, politique, le roman de Baraka Sakin brosse le portrait d'un Soudan multiple. C'est une ode à la liberté. Les préjugés y sont pulvérisés avec un humour méthodique, qu'il s'agisse des frontières du genre, de la religion ou du rapport à l'Étranger. Quant au gouvernement de Khartoum, qui « *ne manquait pas d'expérience en matière de guerre civile, ayant combattu ses propres citoyens depuis l'Indépendance jusqu'à ce jour* », il est traité comme il se doit : une dictature obscurantiste, corrompue et violente. Qui a sa horde de contremaîtres et d'exécutants : contre eux, s'abat – dans le roman, du moins – une éphémère « *révolte de la merde* », qui sera durement réprimée.

Publié en 2009 dans sa version originale, *Les Jango* a reçu le prix Tayeb Salih, l'un des plus prestigieux du monde arabe. Le régime d'Omar el-Béchir ne s'y est pas trompé : censure oblige, les romans d'Abdelaziz Baraka Sakin sont condamnés à circuler sous le manteau. Quant à l'auteur, né en 1963 dans la région de Kassala, il a dû s'exiler en Autriche.

Catherine Simon

Les Jango, d'Abdelaziz Baraka Sakin
Traduit de l'anglais (Soudan) par Xavier Luffin, Zulma, 352 pages, 22,50 €



Patrice Lemoine



PROCLAMATION

Abdelaziz Baraka Sakin, lauréat du Prix de la littérature arabe 2020

L'écrivain soudanais a été distingué pour *Les Jango*, publié chez Zulma.

Par **Pauline Gabinari**,
Créé le 09.11.2020 à 17h36,
Mis à jour le 09.11.2020 à 18h01



ABDELAZIZ BARAKA SAKIN - PHOTO WOLFGANG TANER

09.11
2020

prix littéraire

soudan

Zulma

prix de la
littérature arabe

Institut du Monde
arabe

Fondation Jean-
Luc Lagardère

Livres cités

Les jango
chez Zulma

Mauvaises herbes
chez Sabine
Wespieser Editeur

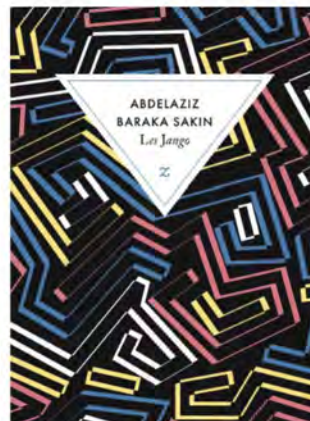
Le jury du prix de la Littérature arabe a récompensé **Abdelaziz Baraka Sakin** pour *Les Jango*, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, et paru chez Zulma en février dernier. Par ce prix, le jury a souhaité saluer "*un roman surprenant de verve et de force politique où l'auteur mêle avec bonheur le fantastique et l'humour dans une intrigue très habilement construite.*"

Publié en 2009 au Soudan, ce romana conduit son auteur en prison puis en exil. Brulé dans des autodafés dès sa sortie, le livre a pourtant beaucoup circulé en Afrique à travers des éditions pirates. Il raconte l'histoire des Jango, des saisonniers soudannais venus pour récolter le sésame le blé et le sorgho. Ces derniers dans l'ouvrage sont peu portés sur l'islam rigoriste.

Le jury a également tenu à attribuer une mention spéciale à *Mauvaises Herbes* de **Dima Abdellah**.

Doté d'un montant de 10000 euros, le prix de la Littérature arabe, créé en 2013 par la Fondation Jean-Luc Lagardère et l'Institut du monde arabe (Ima), récompense un écrivain ressortissant d'un pays membre de la Ligue arabe et auteur d'un ouvrage écrit en français ou traduit de l'arabe vers le français.

Créé en 2013 par l'Institut du monde arabe (IMA) et la Fondation Jean-Luc Lagardère, le Prix de la littérature arabe (doté de 10.000 €) est la seule récompense française distinguant la création littéraire arabe. Elle promeut l'œuvre d'un écrivain ressortissant de la Ligue arabe et auteur d'un ouvrage écrit ou traduit en français. Valoriser et diffuser en France la littérature arabe en plein temps fort de la rentrée littéraire, telle est la volonté des fondateurs de ce prix.



Le **Prix de la littérature arabe 2020**, créé par l'Institut du monde arabe et la Fondation Jean-Luc Lagardère, est décerné à l'écrivain soudanais Abdelaziz Baraka Sakin pour son roman *Les Jango* (Éditions Zulma), traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin.

Une mention spéciale est attribuée à l'écrivaine libanaise Dima Abdallah pour son roman *Mauvaises herbes* (Sabine Wespieser).

Abdelaziz Baraka Sakin succède à l'Égyptien Mohammed Abdelnabi qui avait reçu le Prix de la littérature arabe en 2019 pour son roman *La Chambre de l'araignée* (Actes Sud/Sindbad), traduit de l'arabe par Gilles Gauthier.

« Ce prix prestigieux que des écrivains importants comme Jabbour Douaihy ou Sinan Anton ont reçu avant moi, constitue sans aucun doute le couronnement de mon roman, "Les Jango". Je pense que ce prix est arrivé juste au bon moment, puisque mon roman parle de tolérance religieuse, d'amour et d'humanité, alors que nous vivons maintenant dans un monde déchiré par de violentes luttes identitaires, traversant ce qui ressemble à un choc des civilisations. Le prix constitue aussi un soutien moral et matériel dans mon combat d'un exil à un autre », indique le lauréat.

Abdelaziz Baraka Sakin est né en 1963 au Soudan. Après *Le Messie du Darfour* (Prix Littérature - Monde 2017), il revient avec *Les Jango* (d'abord paru en 2009 au Soudan où il fut immédiatement retiré de la vente et brûlé lors d'autodafés, puis en France en 2020). L'auteur, adulé dans le monde arabe, vit depuis en exil (il réside aujourd'hui à Montpellier).

Le jury a également tenu à souligner l'excellente traduction du livre par Xavier Luffin. Quant au roman de Dima Abdallah, le jury a souhaité récompenser *« un premier roman émouvant, fort bien écrit, qui raconte l'histoire d'une double perte : celle d'un pays et celle d'un père »*.

Jack Lang, président de l'IMA, souligne la grande qualité du livre primé, *Les Jango* d'Abdelaziz Baraka Sakin : le sens de l'humour et du fantastique de l'auteur, même au cœur de la noirceur, rejoint la grande aventure humaine et universelle.

crédit photo : Abdelaziz Baraka Sakin © Patrick Lenormand



ROMANS



« *Les Jango* », Abdelaziz Baraka Sakin, éd. Zulma, 252 p., 22,50 €.

Enchaînés ?

Pour avoir écrit *Les Jango*, l'écrivain soudanais Abdelaziz Baraka Sakin a eu bien des soucis : son livre a été interdit, il a été jeté en prison et a fini par s'exiler en Autriche. *Les Jango*, ce sont ces travailleurs agricoles saisonniers venus de tout le pays pour récolter le sésame ou le sorgho.

Des hommes, « sages à la saison sèche, fous à la saison des pluies », qui remettent toujours à l'année d'après le retour chez eux : « quand on a goûté aux filles et à la maris-sa de cette région, on ne part plus ». Ici, on travaille dur pour parvenir à s'offrir de quoi faire bonne figure : jeans de marque, chemise, montre Cesio, radioK7 et lunettes miroir.

Le livre parle d'amour, de sexe, d'alcool, mais il dit aussi ces femmes qui n'ont d'autre choix que la prostitution et ces hommes de peine auxquels on refuse tout prêt. Alors, quand débarquent les moissonneuses mécaniques, la révolte explose jusqu'à la guerre et l'exil. Mais jamais ne s'éteint une puissante et réjouissante force de vie.

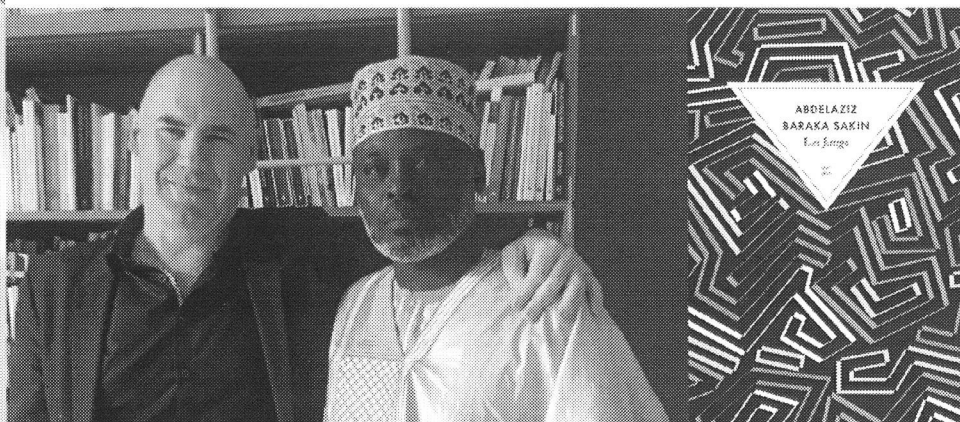
A.W.

2020

Communiqué • 05 OCT. 20

Association pour la promotion de la traduction littéraire **ATLAS**

Grand Prix de Traduction de la Ville d'Arles



Xavier Luffin,
lauréat du Grand Prix de Traduction de la Ville d'Arles 2020
pour *Les Jango* d'Abdelaziz Baraka Sakin

Traduit de l'arabe (Soudan) • Éditions Zulma, février 2020

Le jury du Grand Prix de traduction de la Ville d'Arles, constitué de traducteurs littéraires et d'écrivains ayant une expérience de la traduction, distingue cette année Xavier Luffin pour *Les Jango* d'Abdelaziz Baraka Sakin, un roman traduit de l'arabe du Soudan.

Les Jango sont ces saisonniers qui viennent de tous les coins du Soudan pour récolter le sésame, le blé et le sorgho. Un jour débarquent des moissonneuses mécaniques qui les privent brutalement de leur gagne-pain. Ils se soulèvent et mettent alors en déroute les militaires envoyés par Khartoum.

Mettant en scène un grand nombre de personnages issus de différentes ethnies et catégories sociales – des plus aisées aux plus misérables –, le roman d'Abdelaziz Baraka Sakin présentait de nombreux défis à la traduction. Les prisonniers y côtoient les gardiens et les hommes libres. Les jeux de pouvoir – politique, financier ou entre les sexes – s'y déroulent à rebours des idées reçues. Le poids de la réalité ménage une place à la magie et aux sortilèges, et la sobriété alterne avec la folie douce procurée par la fumée ou les liqueurs.

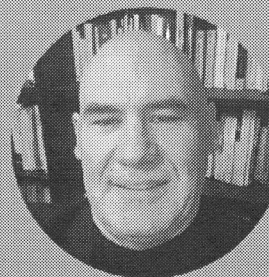
Cette diversité se donne à lire dans une langue extrêmement variée, truffée de mots d'importation issus d'autres langues comme le tigrinya, ou encore de pays voisins comme l'Éthiopie. La langue arabe utilisée combine différents niveaux de langage, depuis les récits et contre-récits de la narration, déroulés dans un arabe littéraire classique, jusqu'aux dialogues échangés en dialecte soudanais.

La traduction de Xavier Luffin a su rendre ces nombreuses subtilités linguistiques – tout en laissant une part de leur élucidation au lecteur – et nous guider à travers la richesse culturelle de ces mondes imbriqués.

Le prix lui sera remis vendredi 6 novembre, à 16h30 la Chapelle du Méjan d'Arles, pour l'inauguration des 37^{es} Assises de la traduction littéraire.

Créé en 1995 sous le nom de Prix Amédée Pichot, le Grand Prix de Traduction de la Ville d'Arles récompense chaque année la traduction d'une œuvre de fiction, remarquable par sa qualité et les difficultés qu'elle a su surmonter.

Sa dotation est portée cette année à 5 000 € par ATLAS.



Xavier Luffin est professeur de littérature arabe à l'Université Libre de Bruxelles (ULB). Depuis 2019, il est le doyen de la Faculté de Lettres, Traduction et Communication de cette même université. Il est aussi membre de l'Académie Royale de Belgique et de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-mer (Belgique).

Il a traduit de nombreuses œuvres (romans, nouvelles, poésie, théâtre) d'auteurs de langue arabe (Égypte, Liban, Israël, Palestine, Irak, Syrie, Maroc, Tunisie, Somalie). Son intérêt pour la littérature soudanaise en particulier, au carrefour des cultures arabe et africaine, lui a permis de faire découvrir aux lecteurs francophones les œuvres d'Abdelaziz Baraka Sakin (*Le Messie du Darfour* et *Les Jango*, éditions Zulma), mais aussi d'Ahmad al-Malik (*Safa ou la Saison des pluies*, Actes Sud), Amir Tagelsir, Stella Gitano et quelques autres. Il a également traduit quelques ouvrages du turc et de l'anglais, notamment le roman *Borderland* du Libérien Vamba Sherif (éd. Métailié), et plus récemment un récit de voyage du 19^e siècle, *D'Afrique en Palestine* (CNRS éditions), du grand intellectuel libérien Edward Wilmot Blyden.

Les traducteur-ice-s finalistes du GPTVA 2020 :

Traduit de l'anglais (Nigéria) par Marguerite Capelle,
Eau douce, d'Akwaeke Emezi • éditions Gallimard, 02/2020

Traduit du norvégien par Marie-Pierre Fiquet,
Le Serveur, de Matias Faldbakken • éditions Fayard, 05/2020

Traduit de l'espagnol par Marie-Odile Fortier-Masek,
Berta isla, de Javier Marias • éditions Gallimard, 08/2019

Traduit de l'allemand par Daniel Mirsky,
Le Voyageur, d'Ulrich Alexander Boschwitz • éditions Grasset, 2020

Traduit de l'anglais par Laurent Trèves,
Au rythme de notre colère, de Guy Gunaratne • éditions Grasset, 01/2020

En savoir plus : <https://www.atlas-citl.org/grand-prix-de-traduction-de-la-ville-d-arles/>

ATLAS – Association pour la promotion de la traduction littéraire
CITL Espace Van Gogh – 13200 Arles / 04 90 52 05 50

www.atlas-citl.org



LECTURES

UNE SÉLECTION DE NOUVEAUTÉS...



LES JANGO

Abdelaziz Baraka Sakin,
Éditions Zulma, traduit
de l'arabe (Soudan)
par Xavier Luffin

Les Jango sont décidément
impayables. On les reconnaît
à leur élégance tape-à-l'œil

et à leur sens de la fête. Et ce sont les femmes qui mènent la danse, dans la Maison de la Mère, au cœur de toutes les rumeurs. Les histoires les plus folles courent d'ailleurs sur Safia, élevée au lait de hyène, Alam Gishi l'Éthiopienne experte en amour, ou l'inénarrable Wad Amouna. Lorsque, soudain, souffle le vent de la révolte...

Dans les effluves de café grillé, de chicha parfumée et de gomme arabique se joue une comédie humaine dont les Jango, « *sages à la saison sèche et fous à la saison des pluies* », sont les héros... jusqu'au jour où le monde moderne et ses bras armés fait intrusion chez ces princes de la terre.

Afrique



LES JANGO

• *Abdelaziz Baraka Sakin*

Si le mot peut évoquer le rythme et la musique, dans une des langues du Soudan, « jango » signifie littéralement « ceux qui voyagent », les saisonniers, les nomades. Élégants et tape à l'œil, ces agriculteurs d'une saison ont leur monde à eux : leurs cultures, leurs expressions, leurs chansons et leur fière allure. Sautillant d'un personnage à l'autre, Abdelaziz Baraka Sakin, très connu dans le monde arabe mais censuré au Soudan depuis 2011, nous raconte ici leurs mille et une vies. Un hymne à la liberté qui nous rappelle l'urgence de vivre !

ZULMA - 352 pages - 22,50 €

LES SARRIC DE L'EMDEDEIID

COI

• W

Con

soci

conc

siki,

préc

parc

rée c

entr

que

l'ori

« Po

cépi

que

d'un

trer

du j

KAR